

## La valise

Roger s'éloigna du train, qui repartit aussitôt. Il était le seul passager à être descendu. Aveuglé par la lumière du plein jour, il posa sa vieille valise à terre et porta ses deux mains en coupelle à hauteur des ses yeux. Ainsi protégé, il scruta le quai.

Ce dernier était désert. Parfaitement, complètement, totalement désert. Force lui fut d'admettre que Suzanne n'était pas là pour l'accueillir. Ni personne, d'ailleurs. Il allait falloir attendre que quelqu'un se décide à venir le chercher.

Au bout de quelques minutes, y voyant mieux, il fit quelques pas, laissant la valise là où il l'avait posée. Il tournait la tête de gauche à droite et de droite à gauche, perplexe, dubitatif. Il reconnaissait tout... et ne reconnaissait rien, en vérité ! Là, le bâtiment qui hébergeait le guichet : il n'avait pas vraiment changé, non, mais il était désert lui aussi, alors qu'à son arrivée, cela grouillait de monde, de réfugiés comme lui, mais pas seulement. Les gens du cru voyageaient aussi, prenaient le train, ils n'avaient souvent pas d'autre choix pour les longues distances de l'époque.

Mais maintenant le guichet était vide. Fermé, même, constata-t-il en essayant d'actionner la poignée. Alors il réalisa qu'il n'y avait plus personne ici, même pas de guichetier. Où les gens prenaient-ils leur billet ? A une autre gare plus importante, peut-être, ou sur Internet, ou encore à cet automate, là, qui jouxtait le bâtiment et devait bien servir à quelque chose.

Bon, impossible donc de se mettre à l'intérieur pour attendre. Il allait lui falloir le faire dehors, en plein cagnard, au milieu de ce nulle part abandonné où seule la petite valise lui était comme une vieille connaissance qui ne vous laisse pas tomber.

Et elle l'était, de fait. Il était arrivé avec en septembre 1939 lorsque sa famille, comme toutes les autres, avait été sommée d'évacuer leur village mosellan parce qu'exposé aux combats. Quel déchirement ! Il avait fallu tout laisser derrière soi en l'espace de quelques heures ;

même (et surtout !) les animaux. Toute sa vie d'homme – et somme toute elle était assez longue, puisqu'il était vieux désormais –, Roger se souviendrait du regard de son vieux Pataud qu'il lui avait fallu attacher à la hâte à sa niche avant de partir. Quelqu'un passerait plus tard le libérer, leur avait-on dit. Roger avait beau avoir presque dix-sept ans, à l'époque, il pleurait comme une madeleine. Il avait tourné la tête le plus longtemps possible pour apercevoir le chien. Celui-ci, œil triste et oreilles tombantes, était resté sur ses quatre pattes, immobile au bout de sa chaîne, à les regarder s'éloigner. Rien que d'y penser, Le vieil homme en avait encore un goût de larmes dans la bouche.

Il n'avait jamais su ce qu'était devenu Pataud.

Pour faire diversion, il sourit à sa valise. Ah, celle-là, au moins, il ne l'avait pas lâchée ! Hébergés par un cordonnier, qui avait dû leur laisser son atelier en guise de logement, sa famille et lui avaient survécu tant bien que mal jusqu'à ce qu'ils décident de rentrer chez eux, en Lorraine, après la signature de l'armistice en 1940.

Tout le monde était reparti sauf lui. Il était resté chez le cordonnier, qui l'avait comme adopté et lui apprenait le métier. Et qui avait une adorable fille de seize ans répondant au doux nom de Suzanne..

Qu'elle était belle, Suzanne, et comme il l'aimait, alors ! C'est sûr que sans Suzanne, il aurait regardé à deux fois avant d'accepter l'offre du cordonnier de rester dans cette petite bourgade poitevine si éloignée en tout de sa Lorraine natale. Surtout qu'il pensait toujours à son Pataud, qu'il espérait bien retrouver un jour. Mais il y avait Suzanne.. Et aussi ses parents, qui pensaient qu'il serait malgré tout plus en sécurité là qu'à proximité du front et de l'Allemagne.

Et la valise était restée sur le haut d'une armoire, chez le cordonnier, tandis que celles des autres reprenaient le chemin de l'Est.

Dire qu'elle l'accompagnait encore aujourd'hui, cette satanée valise ! En y pensant, Roger le vieil homme se demandait comment le jeune Roger de l'époque avait fait pour en prendre tant soin et la ramener en Lorraine à la Libération, après toutes ses tribulations. Mais lorsqu'il avait été contacté plus de cinquante ans plus tard pour commémorer cette période troublée avec les habitants survivants du village poitevin, il n'avait pas hésité un instant : il l'emporterait

avec lui. D'autant plus que c'était Suzanne, lui avait-on dit, qui devait venir le chercher à la gare. Qu'elle le voie revenir comme elle l'avait vu partir pour la dernière fois, son maigre bagage entassé dans la boîte en carton bouilli qu'on avait extirpée du haut de l'armoire !

Roger, fatigué par son voyage et le manque de sommeil, alla s'asseoir sur un banc accoté au bâtiment. Ainsi il était légèrement abrité du soleil, tout du moins le visage, et il pouvait continuer de surveiller sa valise, qui d'ailleurs avait peu de chance de bouger toute seule.

Tout lui revenait en mémoire.

Il était resté au village encore de nombreux mois. Il y était bien, malgré le manque qu'il avait de sa famille et surtout de sa mère. Il apprenait le travail du cuir avec le cordonnier, qui était gentil avec lui, mangeait à sa faim avec sa femme, qui mitonnait de bons petits plats avec ce qu'elle trouvait, et contait fleurette à sa charmante fille.

En fait Suzanne, un tantinet coquette, aimait bien jouer avec ses sentiments. Elle le menait un peu en bourrique, lui laissant entrevoir un jour qu'elle n'était pas insensible à ses charmes, le lendemain se moquant de lui comme s'il comptait pour rien. Mais elle savait aussi être prévenante à ses heures, et ceci compensait cela. Globalement, espérant bien pouvoir continuer à se faire connaître et déclarer sa flamme un jour, Roger était assez heureux.

C'était sans compter sur le régime nazi, qui n'avait pas vocation à favoriser les relations entre les amoureux. Début 1942, Roger reçut une lettre alarmiste de son père. Celui-ci lui apprenait que les Allemands aller enrôler de force les jeunes Lorrains pour les envoyer sur le front russe, particulièrement féroce, et que ceux qui résisteraient se verraient déportés dans ce qu'ils appelaient des camps de rééducation. Roger devait faire très attention et surtout ne pas tenter de revenir chez lui. Son père lui enjoignait même de fuir le cas échéant.

Les choses en restèrent là quelque temps puis, après l'invasion de la zone libre, il fallut y repenser. Cette fois, le cordonnier lui-même conseilla à Roger de partir. "Nous ne serons plus tranquilles très

longtemps, va, ils te retrouveront vite et dieu sait ce qu'ils feront de toi ! Tu ferais mieux de rejoindre la Résistance."

Le jeune homme s'inclina. La valise fut ressortie, et un beau matin de décembre 1942, Roger s'apprêta à prendre le train pour Poitiers, où il devait rejoindre un contact. Le cordonnier, sa femme et sa fille l'accompagnaient.

- Tu es un bon gars. Reviens-nous un jour, dit sobrement le cordonnier et lui donnant l'accolade.

- Tu es un bon petit. Prends bien soin de toi, dit sa femme avec des trémolos dans la voix en l'enserrant dans ses bras puissants.

Puis ils se reculèrent de quelques pas pour laisser les deux jeunes se faire leurs adieux.

Suzanne était inhabituellement grave. Elle ne le regardait pas mais fixait la valise qu'il avait posée à terre, devant le wagon. Elle dit :

- Tu es un peu mon frère, Roger. Alors s'il te plait, fais attention, et repasse par là un jour. Je serais là.

Le fait qu'elle dise cela en essuyant une larme convainquit le jeune Roger qu'il était pour elle beaucoup plus que son frère. Aussi lui fit-il la promesse de revenir, "même dans cinquante ans !" insista-t-il, ce qui les fit sourire tous les deux. Puis il monta dans le train et partit.

Voilà pourquoi il était là aujourd'hui avec sa valise d'origine, à attendre que Suzanne, qui sans doute entre temps avait eu une vie, s'était mariée et avait élevé quelques moutards, vienne le chercher.

Lui aussi avait fait sa vie. Rentré en Lorraine après la Libération, il avait retrouvé sa famille et n'avait pas eu à cœur de l'abandonner de nouveau, surtout après avoir dégoté un bon emploi, chez un horloger cette fois, qui lui plaisait largement autant que la cordonnerie. Puis il s'était marié avec une jeune et avenante Mosellane. Enfin il avait eu trois enfants.

Mais chaque jour ou presque, enfin, disons souvent, il avait pensé à la jolie fille du Poitou à qui il avait fait une promesse. Il espérait qu'elle ne l'avait pas attendu trop longtemps. Et il s'était enfin décidé à retourner là-bas.

Le bruit d'une voiture qui se garait sur le parking, devant la gare, le fit sursauter. Etait-ce elle ?... Il se leva et alla empoigner sa valise. Lorsqu'il se retourna, elle était là, seule, près de l'automate distributeur de billets.

- Suzanne ? dit-il sans trop la reconnaître, bien sûr, ni oser faire un mouvement.

- Roger ? fit-elle en s'avançant, pas du tout intimidée pour sa part.

Elle ne se gêna pas pour le reluquer des pieds à la tête.

Puis ses yeux s'arrêtèrent sur la valise. Son visage alors se plissa et elle se mit à rire. D'abord à l'étouffée. Puis très généreusement. Elle ne parvenait plus à s'arrêter, sembla-t-il à Roger qui aurait reconnu ce rire entre mille.

Il sourit à son tour et l'interrogea du regard.

- Mon pauvre Roger, dit-elle entre deux hoquets de rire, tu as l'air aussi cloche qu'au premier jour, avec ta petite valise miteuse !

Nombre total de mots utilisés : 1617

